

Études critiques : la foi d'un protestant libéral, le professeur Martin Werner

Autor(en): **Lemaître, Auguste**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **14 (1964)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA FOI D'UN PROTESTANT LIBÉRAL, LE PROFESSEUR MARTIN WERNER

Les savantes études de Martin Werner sur l'histoire du dogme et de la théologie protestante sont aujourd'hui couronnées par un ouvrage qui précise les positions de son auteur ¹.

A l'encontre de tels théologiens contemporains (Buri, Tillich, etc.) qui associent à la hardiesse de leur méthode ou de leur exégèse le désir de conserver une valeur aux affirmations de la dogmatique classique, M. Werner ignore une telle préoccupation. Il croit servir la vérité en abandonnant toute notion d'une histoire du salut fondée sur une démarche unique et particulière de Dieu. Convaincu de la faillite de tout essai de restauration orthodoxe, il dénonce l'ambiguïté des formules de l'œcuménisme officiel.

Inspiré en philosophie par Jaspers, M. Werner est resté fidèle à son maître Albert Schweitzer en éthique comme en exégèse. Héritier de l'« Aufklärung » du XVIII^e siècle dont il a su discerner les points faibles en même temps que les mérites, M. Werner veut interroger l'Évangile primitif d'une part et, de l'autre, l'expérience de la réalité telle que la connaît l'homme d'aujourd'hui.

En des pages pénétrantes, pleines d'intelligence et de bon sens, l'auteur envisage les conflits douloureux entre l'éthique du respect de la vie et les nécessités cruelles de notre condition naturelle et de notre existence en société. Il souhaite une Église large et populaire, ouverte à la culture et souligne la responsabilité personnelle du prédicateur qui doit puiser aux sources de la révélation biblique sans être lié ni par la lettre du texte, ni par quelque autorité ecclésiastique. L'effort de M. Werner a donc une incidence pratique. C'est souvent avec une vraie passion qu'il s'en prend au conservatisme, aux étroitesse, au

¹ MARTIN WERNER, D.D. : *Der protestantische Weg des Glaubens. II. Systematische Darstellung*, Bern, Paul Haupt, 1962.

Voir notre article paru dans cette Revue en 1957 : *La genèse du dogme chrétien et l'évolution de la pensée théologique selon Martin Werner*.

repliement résigné de nos Eglises pour les conjurer de regarder vers de plus vastes horizons.

Mais renonçant à aborder cette dernière partie du livre, consacrée à l'éthique et à l'ecclésiologie, nous voudrions avant tout présenter ses thèses théologiques sur Dieu, le Christ, la foi et le salut.

I

Individu fini et contingent, je ne puis m'isoler de la réalité totale et multiple dans laquelle je suis inséré. Je cherche à saisir mon rapport avec le fondement de l'être, que je ne puis identifier au néant, celui-ci présupposant au moins l'être de celui qui nie l'être. Ma conscience de créature est une donnée première ; elle me place en face d'un mystère qui se dérobe à toute explication. La puissance divine, éternellement active, n'est pas définie par les symboles qui cherchent à l'évoquer. Alors même que l'essence de Dieu peut se manifester en l'homme, formé à son image, Dieu reste un Dieu caché et insondable. La créature ne saurait s'égaliser au Créateur ; elle n'est devant lui que poussière ou herbe éphémère. La théologie négative a raison d'imposer de sévères limites à la valeur des analogies auxquelles nous recourons pour définir les caractères de Dieu.

Notre émerveillement devant l'œuvre créatrice (l'Ancien Testament en témoigne) est indépendant de toute doctrine de salut. Partout et toujours l'homme se trouve en présence de Dieu, conscient de son propre néant mais aussi de la place d'honneur qu'il occupe dans l'ensemble de la Création.

Ce Dieu, source de l'Être, nous révèle-t-il le sens de l'univers et celui de notre destinée ? A cette question la Bible ne donne pas une réponse univoque.

L'optimisme du premier chapitre de la Genèse ne se retrouve pas dans le chapitre suivant. Tandis que les Psalmistes célèbrent volontiers les bienfaits de Dieu qui assure le bonheur du juste, l'Ecclésiaste proclame le non-sens de l'existence. Le poème de Job renverse les termes du drame de la chute et ose montrer Dieu séduit par Satan ; Dieu n'a pas à accuser Job, c'est ce dernier qui est en droit de réclamer un arbitre capable de prononcer entre lui et le Dieu qui l'a injustement frappé. Mais lors même que le sens de sa vie lui échappe, le croyant reste convaincu qu'en Dieu seul réside le fondement de l'être.

Face à ce monde obscur, dont la figure passe, le judaïsme postérieur et après lui la foi chrétienne primitive attendront pour un proche avenir l'avènement d'un monde nouveau où tout s'éclairera.

Ainsi l'Écriture a déjà, à sa manière, reconnu le caractère ambigu de la nature et de l'histoire. Il nous est impossible de ne retenir de

la réalité les seuls éléments négatifs ou les seuls éléments positifs. La nature semble vouloir la vie, mais par la mort et pour la mort ; elle porte ses signes d'intelligence et ses signes d'absurdité cruelle. Quant à l'histoire, elle atteste l'essor de l'esprit qui développe les valeurs des civilisations et de la culture. Mais les révélations et les victoires de l'esprit sont irrégulières et imprévisibles. En tout cas, les anciens schémas sont périmés, qui comptaient avec une durée limitée de l'humanité et attendaient d'une fin prochaine la révélation du sens de l'histoire.

Aucune théorie ne peut justifier la place qu'occupe le mal ici-bas. Incapable de déchiffrer l'énigme universelle, l'homme doit se contenter d'imprimer un sens à sa propre existence. Sans rompre ses relations avec ce monde divisé, il s'y comportera tour à tour actif et passif, en s'appliquant à demeurer uni à la puissance créatrice. Les écrits bibliques illustrent les difficultés que nous avons à affirmer les qualités morales de Dieu, sa justice et sa bonté. Les prophètes (Osée) attribuent parfois l'initiative de l'Alliance à l'amour de l'Eternel et discernent la vertu pédagogique des châtiments divins. Lorsqu'il est atteint par la catastrophe, Israël garde la mémoire des bénédictions du passé et espère en celles que l'avenir réserve, au moins au « reste » fidèle. Mais les faits s'accordent mal avec la théorie courante des rétributions divines, à laquelle s'oppose d'ailleurs l'idée de la miséricorde gratuite d'un Dieu disposé au pardon. Souvent on attribue à Yahvé l'alternance de la lumière et des ténèbres, de la félicité et du malheur. Il est capable d'éclairer et d'aveugler, d'inspirer et d'endurcir, de choisir Jacob et de rejeter Esau. Si Job impose silence à ses protestations passionnées, c'est après s'être prosterné devant le Dieu insondable qui crée et qui détruit, et auquel il s'abandonne sans comprendre.

Le recours à Satan ne procure aucune solution claire, la foi monothéiste ne pouvant consentir qu'à un dualisme tout relatif. Le Chroniste attribue à Satan une démarche qu'un narrateur plus ancien référerait à la colère de Yahvé. Zacharie, lui, dissocie l'intention du Dieu sauveur, manifestée par l'ange de la volonté d'un Satan prêt à punir.

Les incertitudes tant sur l'avenir d'Israël que sur l'exercice de la justice divine à l'endroit de l'individu invitent l'homme à garder le silence devant l'Eternel.

Le mot définitif est prononcé par l'oracle à Baruc, rapporté par Jérémie (ch. 45) : « Ce que j'ai bâti, dit l'Eternel, je le détruirai, ce que j'ai planté, je l'arracherai. Et toi, rechercherais-tu de grandes choses ? Ne les recherche pas. Je vais faire venir le malheur sur toute chair, mais je te donnerai ta vie pour butin, dans tous les lieux où tu iras. » L'homme renonce ici à découvrir le secret du devenir univer-

sel, à prévoir le déroulement futur de l'histoire du peuple élu. Il lui reste le seul devoir et le seul privilège de donner un sens à sa propre vie.

Le christianisme des origines se situe dans le cadre d'une pensée apocalyptique qui apparaît avec le livre de Daniel et a donné lieu à une abondante littérature. Cette piété du judaïsme postérieur s'inquiète avant tout du sort final du croyant. Celui-ci lutte pour sauver son âme au sein d'un monde où règnent les puissances démoniaques. Ce qu'on attend désormais, c'est le Royaume surnaturel où Dieu sera vainqueur et d'où auront disparu le péché, la souffrance et la mort.

La pensée chrétienne renferme un élément dualiste en ce qu'elle voit Satan et son armée à l'œuvre sur cette terre ; elle triomphe, par contre, de tout pessimisme puisqu'elle escompte la défaite prochaine de l'ennemi et l'avènement du siècle à venir où seront résolues les contradictions et les énigmes du siècle présent.

La communauté messianique des disciples de Jésus (héritière du reste d'Israël) est assurée d'avoir part au salut qui va être manifesté. Dès lors toute théodicée est inutile.

Par ailleurs, tout en croyant à la puissance de Satan, Jésus et Paul continuent à reconnaître en Dieu une face de colère, une liberté dont les desseins nous sont impénétrables. Ils ne songent pas à identifier le Tout-Puissant et l'Amour, comme le fera le johannisme ; celui-ci, infidèle en cela à Jésus, borne d'ailleurs la sphère d'application de l'amour de Dieu et de l'amour du chrétien aux seuls frères en la foi.

II

Quelle est la portée actuelle du message de Jésus ?

Il nous fait entendre un appel à la confiance, facile à dégager de son contexte eschatologique. Jésus invite les siens à affirmer les valeurs spirituelles définies par la Loi, mais saisies aussi par la lumière intérieure, instance suprême qui nous demande de ne rien faire qui nuise à la vie, la nôtre et celle d'autrui. Chacun doit refléter quelque chose de la perfection de Dieu, Père aimant et compatissant. Qui s'engage dans cette voie est heureux et aura part au Royaume qui vient. Qui refuse de trouver par là le sens de sa vocation se condamne lui-même. Jésus, personnalité dominatrice, voit avec la sûreté d'un esprit libre et lucide le caractère problématique des autorités traditionnelles et prononce en toute occasion des paroles décisives. Son attitude souveraine, illustrée par les accents de son verbe imagé, de ses paraboles et de ses hyperboles, attire les foules, conquiert les cœurs mais est faite pour troubler ses auditeurs, provoquer des divisions et des oppositions. Les membres de sa famille ne le pensent-ils pas possédé d'un démon ?

En tant que Messie de l'avenir, Jésus émet des prétentions exorbitantes ; il demeure néanmoins soumis sans condition au Père qui l'invite à être le Serviteur-martyr avant d'être élevé à la dignité du Fils de l'Homme annoncé par les apocalypses juives.

Le plein accomplissement du salut appartient à Dieu ; ce qui est réclamé de chacun c'est de s'y préparer en marchant à la suite de Jésus. Une telle décision n'implique de la part du disciple aucune adhésion à une doctrine christologique. Sans aborder les problèmes de la morale sociale, qui perdent toute importance dans une économie qui va finir, Jésus vise l'individu qu'il invite à aimer Dieu et son prochain. « Aime ton prochain comme toi-même. » Il n'est pas question de faire du « moi » un objet de haine. Je dois être pleinement moi pour aimer de tout mon être. Qui agit avec désintéressement, loin de sacrifier sa personnalité, la dégage dans son authenticité : « Qui perdra sa vie, la retrouvera. »

Tandis que Jésus prépare ses disciples à avoir part au Royaume à venir, Paul, lui, se voit déjà introduit dans le monde nouveau, par la mort et la résurrection du Christ. Libéré du vieux monde asservi à Satan, il doit y demeurer encore et y militer. Mais il professe un optimisme exaltant dans ses hymnes à l'amour vainqueur (Rom. 8 et I Cor. 13). L'apôtre insiste moins sur l'amour que nous devons à Dieu que sur l'amour dont Dieu nous aime.

Jésus n'a jamais songé à s'égaliser à son Père. « Dieu seul est bon », déclare-t-il. « Que ta volonté soit faite et non la mienne... » Ignoré des premiers chrétiens, le dogme de l'Homme-Dieu répond à une transformation radicale de la notion du salut. Le christianisme a pénétré dans un monde hanté par la peur de la mort et a voulu écarter cette hantise en offrant à l'homme le secret d'une divinisation qui pût le rendre immortel. C'est ce secret qu'entendent livrer le sacrement et le dogme proclamant la vertu d'un Sauveur en qui coexistent les deux natures, humaine et divine.

Si l'Homme-Dieu est un mythe, l'action de l'Esprit est un fait. Paul qui veut ignorer le Jésus selon la chair, connaît un Christ céleste dont la rencontre l'a transformé, et qu'il identifie à l'Esprit.

Nous savons aujourd'hui que l'Esprit, qui souffle où il veut, a visité d'autres lieux que la Palestine, d'autres peuples qu'Israël, d'autres consciences que celle de Jésus. La révélation de Dieu en Jésus n'a rien d'exclusif. Nous ne sommes pas obligés de contester l'inspiration d'autres génies religieux pour rester attachés au héros des Evangiles et nous nourrir de la spiritualité biblique.

III

La foi n'a rien d'un saut arbitraire sans justification rationnelle. Elle présuppose, au contraire, une vérité reconnue à qui elle confère le pouvoir de déterminer notre conduite. Cette vérité première c'est mon enracinement dans l'être, mon rapport avec le Dieu créateur, rapport qui n'est pas aboli par les contradictions du réel. Je dois rester humble et confiant viv-à-vis de Dieu et opposer le « Quand même » de ma foi à tous les doutes éveillés par les ombres et les scandales du monde. La foi est plus qu'une confiance qui se créerait son propre objet en un Dieu imaginé tel qu'il puisse combler nos désirs et répondre à nos besoins. Elle est une résolution de fidélité à ce que nous savons être notre situation humaine.

Croire est un acte ; c'est aussi un don, car je ne suis pas maître d'actualiser la possibilité de liberté qui est en moi, et suis incapable de toujours discerner celles de mes actions qui résultent de ma seule décision personnelle. L'éveil de la foi signifie donc bien l'octroi d'une grâce. Je dois cependant, en tout état de cause, me tenir pour responsable des conséquences de ma conduite, accepter les sanctions de mes erreurs, sanctions naturelles, en lesquelles je n'ai pas à voir les rétributions d'une justice divine.

La foi nous unit à Dieu sans abolir la distance qui nous sépare de lui et sans nous arracher au monde. Quoiqu'en ait pensé un Bergson, l'Évangile ne nous engage pas sur la voie du mysticisme. Celui-ci tend à la négation des valeurs de la vie, à l'ascèse, et ne recommande l'action morale que comme une étape provisoire pour parvenir au but suprême : l'absorption en Dieu. Voulant être plus que ce qu'il peut être, en tant que créature, le mystique se perd soi-même. La foi chrétienne parle un tout autre langage.

Nous recevons de Dieu, en tout temps, notre existence telle qu'elle est, avec ce qui correspond à nos vœux, comme avec ce qui les contrecarre. Notre prière peut exprimer à Dieu nos désirs, mais si leur exaucement nous est refusé, notre foi n'en sera pas ébranlée. Notre prière monte vers un Dieu dont les voies sont souvent incompréhensibles, et reste dominée par les premières requêtes de l'Oraison dominicale : « Que ton règne vienne. Que ta volonté soit faite. »

IV

Être sauvé c'est être par la foi libéré de l'angoisse qu'éveillent en nous la souffrance, la mort et la faute.

Il est une manière d'accueillir la souffrance qui, loin de paralyser notre vie intérieure la stimule et l'enrichit. Un stoïcien comme

Epictète est parvenu à la paix en se rendant indépendant de tout ce qu'il n'avait pas le pouvoir d'écarter de lui. Saint Paul rejoint une telle attitude, à la suite d'ailleurs du Christ de Gethsémané.

En acceptant la vie qui est mienne, vie mortelle, je renonce à toute vaine curiosité en ce qui touche à une destinée d'outre-tombe. La mort abolit la forme de mon être, mais me livre au Créateur dont les possibilités sont infinies. La foi n'a pas ici à me dicter d'autre démarche que celle de Jésus crucifié, remettant son esprit entre les mains du Père.

Quant à la conscience de ma culpabilité, elle s'impose à moi en dehors de tout enseignement. Toutes les fois que je trahis le sens de mon existence, en manquant d'amour, en ne respectant pas la vie, je m'accuse et sais devoir assumer les conséquences de ma faute. C'est une fiction que d'imaginer un Dieu-Juge, disposé à me déclarer juste en m'imputant les mérites du Christ. Si l'Évangile est à cet égard un message libérateur c'est en tant qu'il nous dissuade de considérer le pécheur comme irrémédiablement perdu. Jésus octroie un pardon qui permet à l'homme égaré de retrouver le chemin de la vie, de repartir avec espoir : « Va et ne pêche plus. » Je puis compter sur la miséricorde divine si je pardonne à qui m'a offensé, attestant par là ma sincérité vis-à-vis de moi-même qui suis un homme faillible. L'Ancien Testament parle lui-même parfois d'un Dieu bien différent de celui de la théologie des rétributions, d'un Dieu à qui notre condition de créature fragile et passagère inspire indulgence et miséricorde.

Nous avons à nous accepter tels que nous sommes, avec nos instincts naturels aussi, qui ne deviennent mauvais que lorsqu'ils nous conduisent à ne plus respecter en nous et en notre prochain la dignité humaine.

Nous n'avons pas à désertier le combat, à fuir la croix. Son chemin, comme le dit Luther, est celui de la vraie paix.

Ce qui nous est demandé, finalement, c'est de nous retrouver sans cesse disposés à reprendre le bon combat de la foi, sans cesse affamés et altérés de justice. Tel est le sens évangélique de la justification par la foi ; telle est la méthode chrétienne pour écarter l'angoisse et connaître par là le salut.

V

La simplicité du catéchisme libéral du professeur Werner lui permet d'user d'un langage accessible, très éloigné du jargon de maint éminent docteur. Son « Credo » tient en quelques affirmations, estimées rationnelles et solides, et en plein accord avec l'Évangile : qui veut marcher dans le sillon de Jésus, obéir au commandement de l'amour et faire crédit à Dieu, a sa place dans la famille chrétienne.

Ce témoignage sincère et courageux de M. Werner mérite le respect et l'attention. Il nous faut cependant dire au moins quelques-unes des réflexions critiques que nous suggère la lecture de son œuvre.

M. Werner se défend de supposer l'homme capable d'opérer lui-même son salut, et voit dans la foi une grâce de Dieu. Cependant la libération de l'angoisse (et cette libération épuise-t-elle la portée du salut ?) nous est présentée comme possible en dehors de toute rencontre d'un Dieu qui prononcerait sur nous la parole du pardon et nous ouvrirait par une offensive personnelle les portes de la vie éternelle. Jésus éclaire notre route, mais mérite-t-il encore d'être salué comme le Sauveur vivant, si sa résurrection n'est qu'un mythe et si c'est en trahissant la pensée du Maître que le quatrième Evangile place sur ses lèvres la déclaration : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ? »

Puisque l'auteur dissocie du Jésus de l'histoire le Christ-Esprit, pourquoi attribuer une valeur durable à l'expérience de saint Paul et la refuser à celle de Jean ? Pourquoi encore cette sévérité à l'égard des mystiques chrétiens dont tous n'ont pas méconnu le prix de la charité et de l'action bonne au seul profit des vertus contemplatives et de l'extase ?

Le réveil de la vie spirituelle a souvent été associé, dans l'histoire de l'Eglise, à la mise en relief de tel ou tel élément trop oublié de la doctrine chrétienne. Il en fut ainsi à l'époque de saint Augustin, comme à celle de Luther, comme encore au cours de ces derniers siècles. Un protestant libéral ne peut ignorer ce fait, mais doit en interpréter la portée. Ne convient-il pas de distinguer dans notre héritage dogmatique les propositions qui ressortent d'une scolastique périmée, d'autres thèses plus fondamentales qui expriment, en un langage approximatif et toujours sujet à révision, des certitudes liées au regard de nombreux croyants à leurs expériences les plus profondes ?

Tout comme A. Schweitzer, M. Werner s'incline devant ce que garde de mystérieux la personne de Jésus. Mais n'y a-t-il pas là précisément de quoi provoquer, chez ceux qui s'attachent au Christ, les questions auxquelles le dogme a prétendu répondre ? L'autorité que Jésus revendique et qu'il n'a cessé d'exercer sur les âmes nous invite à accorder à sa personne une dimension métaphysique, qui l'élève au-dessus de tout autre inspiré. Nous inclinons à une telle démarche dès que nous considérons la conscience filiale de Jésus, et sa sainteté, fruit de sa relation étroite avec le Père.

Le renoncement à tout essai de christologie est lié chez M. Werner à son agnosticisme quant à la doctrine de Dieu. Il aborde à peine l'examen des expressions symboliques familières à une piété nourrie de la Bible : le Dieu-Juge, le Dieu-saint, le Roi, le Père... Sa foi s'attache avant tout (comme le fait « la foi philosophique » de

Jaspers) au Dieu source transcendante de tout le réel. Le sentiment de la créature vis-à-vis du Maître souverain de l'univers (assez voisin de celui de l'absolue dépendance dont parle Schleiermacher) suffit-il à définir l'attitude religieuse et à permettre l'élan de la foi ?

Sans doute le respect de cette transcendance ne va pas sans l'aveu des sévères limites de notre connaissance religieuse, mais il ne m'oblige pas, pour autant, à refuser à Dieu la faculté d'avoir, dans sa liberté, voulu écrire dans les annales de notre race un chapitre privilégié, celui d'une révélation que couronnent la venue de Jésus, son enseignement, sa carrière active et son sacrifice.

* * *

Ces trop brèves remarques disent nos réserves en face du radicalisme de cette dogmatique sans dogmes. Certains verront en elle un essai de philosophie religieuse et morale plutôt que l'œuvre d'un théologien. Il y aurait pourtant quelque injustice à le prétendre alors que son auteur s'est appliqué à une étude aussi attentive qu'indépendante des écrivains sacrés. Il nous donne des pages excellentes sur tels textes des prophètes et des sages d'Israël. La voie sur laquelle il souhaite voir s'avancer le protestantisme de demain est, à ses yeux, celle-là même que nous ouvre l'Évangile. Tout l'édifice de sa pensée repose sur son interprétation du christianisme des origines. Lorsqu'il interroge l'Écriture, M. Werner garde sans cesse le souci d'en dégager les vérités qui gardent un sens pour l'homme de notre siècle. Comment ne pas l'en approuver ? Les arguments qu'il oppose aux orthodoxies d'hier et d'aujourd'hui n'ont pas tous un même poids ; mais il en est parmi eux qui devraient obliger nos théologiens à réexaminer leurs positions et leur méthode.

Nous félicitons le professeur bernois d'avoir pu achever sa laborieuse entreprise et d'avoir fait suivre ses recherches historiques d'un exposé si vivant et si riche de ses opinions personnelles.

AUGUSTE LEMAÎTRE.